

COMMENT T'APPELLES-TU ?

Un divertissement linguistique

*A mes enfants et petits-enfants
HTT*

Il y a quelques temps, en voyage dans mon pays natal, j'ai demandé à une cousine dont je ne me rappelle plus le prénom :

- *Em tên chi ?* En guise de réponse, elle répète les mêmes mots de ma question '*Em tên chi !*'
Il m'a fallu quelques secondes pour réaliser que sa réponse est parfaitement correcte, car en traduction française, cela donne :
- *Comment t'appelles-tu ?*
- *Je m'appelle Chi !*

Comment trois mêmes mots peuvent-ils servir à exprimer à la fois une question précise et la réponse correspondante non moins précise ? Cela tient tout simplement à quelques particularités plus ou moins ambiguës de la langue vietnamienne que je vais essayer de clarifier en disséquant, citations et exemples à l'appui, chacune des composantes de la phrase en question.

D'abord, le vocable *Em*, si doux à prononcer, est un pronom personnel très usité qui peut représenter indifféremment la 1^{ère}, la 2^{ème} ou la 3^{ème} personne selon les circonstances ! Grammaticalement, il joue le rôle de sujet ou de complément en accord avec la place qu'il occupe dans la phrase.

Em est une désignation relationnelle qu'une personne se donne vis-à-vis de son interlocuteur 'toi' (*je, moi*), couramment utilisé mais dépourvu de charme car neutre, fonctionne seulement comme pronom à la 1^{ère} personne.
Exemples :

à l'intérieur de sa parentèle de même génération ou de son cercle d'amis et de connaissances. Plusieurs cas sont possibles :

Dans une fratrie, on s'appelle par *anh* (frère aîné), *chị* (sœur aînée) et *em* (cadet ou cadette).
Exemples :

*Cậy em, em có chịu lời,
Ngồi lên cho chị lạy rồi sẽ thưa
(Nguyễn Du, Kiều, vers 723-724)*

*Je compte sur toi, ma sœur, pour une mission.
Si tu l'agrées,
Laisse-moi me prosterner devant toi avant de la formuler.*

Dans ces vers du poète Nguyễn Du, le premier *em* est complément, le second est sujet et tous les deux désignent la 2^{ème} personne. Supposons que la personne sollicitée réponde :

*Chị ơi, em thương chị nhiều,
Xin cho em biết những điều chị lo ...*

*Je t'aime beaucoup, tu le sais, ma grande sœur
Je t'en supplie, dis-moi ce que t'as sur le cœur ...*

Ici, le premier *em* est sujet, le 2^{ème} *em* est complément mais tous les deux deviennent pronoms de 1^{ère} personne. *Em* est donc fonctionnellement polyvalent, tandis que le prosaïque

Dans un ménage, l'homme s'attribue habituellement le péremptoire '*anh*' et appelle sa femme '*em*'. En littérature moderne, le couple *anh/em* foisonne dans les romans et surtout, dès le début du siècle dernier, dans la nommée

'nouvelle poésie', comme en témoignent ces vers du poète Vũ Hoàng Chương :

Anh biết em từ độ
Je te connais depuis le temps

Em mới tuổi mười hai
Où tu n'avais que douze ans

Anh yêu em từ thuở
Mais je t'aime et te fais la cour dès le jour

Em còn tóc xõa vai...
Où je vois des mèches folles tomber éparées
sur tes épaules...

Ou encore dans ces confidences d'un poète satirique qui raconte avec humour une de ses aventures sentimentales :

Tên em đẹp như bông
Elle a un prénom de fleur

Em kêu tôi là ông
Elle m'appelle Monsieur

Và em xưng là tôi
Et se nomme tôi

Rồi em gọi 'Anh ơi !'
Nhưng vẫn còn xưng tôi
Plus tard, c'est encore tôi
mais c'est déjà 'Anh ơi !

Cuối cùng em thỏ thẻ
Enfin, elle me dit sans détours

'Em yêu anh, anh nghe ?
'Je t'aime, tu m'écoutes ?'

Thế là chuyện xong rồi !
C'est ainsi que l'Amour
Nous a mis sur la bonne route !

Dans cette courte narration, *em* a été utilisé tantôt en 3^{ème} personne, tantôt en 1^{ère} personne (7^{ème} vers). Ce pronom est celui que préfère un grand nombre de femmes de tous les âges qui s'en servent pour exprimer leur féminité mais sans exclusivité, car un homme peut aussi se

dire *em* pour signifier son admiration, son respect, sa politesse, sa modestie, son humilité ou même son obséquiosité vis-à-vis de son interlocuteur. Très souvent, *anh, chị* ou *em* sont suivis du mot *ơi* quand on s'interpelle : 'Anh Paul ơi, ne cours pas si vite, attends *em* !' L'utilité immédiate de cet *ơi* est qu'il porte loin l'appel, mais quand le ton est normal ou susurré, il introduit une touche de douceur ou d'intimité, de tristesse ou de langueur :

Em ơi, em ở lại nhà
Vườn dâu em đốn, mẹ già em thương
(Nguyễn Bình, *Lỡ bước sang ngang*)

Maintenant, rentre à la maison, mon cher frère
Occupe-toi du jardin, prends bien soin de notre mère...

Pour une femme, se nommer *chị* est aussi un signe d'affection envers ses cadets, mais en dehors du cercle familial et en s'adressant à une personne qu'on ne connaît pas suffisamment, c'est plutôt un signe d'arrogance ou de mépris. C'est le cas de la célèbre poétesse Hồ Xuân Hương quand elle réprimande un groupe d'étudiants lui ayant tenu des propos irrévérencieux :

Khéo khéo đi đâu lũ ngẩn ngơ
Bande d'ignares, ne cherchez plus où aller

Lại đây cho chị dạy làm thơ !
Venez ici, que je vous apprenne à versifier !

Au temps florissant de la polygamie, la 1^{ère} femme se fait appeler *Chị Cả* ou *Bà Cả*, la 2^{ème} *Chị Hai*, la 3^{ème} *Chị Ba* etc.... Dans le Sud, la *Chị Cả* n'existe pas, on commence par *Chị Hai* pour la femme de 1^{er} rang, *Chị Ba* pour la 2^{ème} et ainsi de suite, en flagrant décalage avec la numérotation normale ! Curieusement, l'appellation *Chị Hai* s'appliquait aussi à la servante dans un foyer français, allez savoir pourquoi et surtout ne confondez pas avec la maîtresse de maison !

Revenons encore une fois à l'appellation *anh/em* qui d'ordinaire gouverne harmonieusement un couple marié sans histoire. Survienne une petite querelle, il devient *anh/tôi* : *anh* còn lòi thôi thì *tôi* về với má = *Si tu m'embêtes encore, je rentrerai chez maman !* Si c'est plus grave, c'est le tandem *ông/tôi* qui prime : Ông đừng có hỗn với *tôi*, có ngày tan hoang cửa nhà ra đấy! = *Cesse d'être insolent avec moi, sinon je casse tout dans cette maison !* Je ne prends pas d'exemple pour le couple *mày/tao* car cela risque le pugilat et le divorce en perspective !

Paradoxalement, si le *mày/tao* est destructeur en milieu conjugal, il est apprécié comme l'équivalent du *tutoiement* français entre amis chers, anciens camarades de classe ou de régiment. Toutefois, il n'est pas conseillé de l'utiliser à haute voix et en public, entre personnes âgées ou entre personnes de sexes opposés.

Par ailleurs, l'utilisation de *em* est quelquefois délibérément abusive ou folklorique. Pour draguer, par exemple, dans cette ancienne chanson hanoïenne :

Em ơi em,
Hé ! M'amie,

Cùng ta đi chơi Bờ Hồ
Viens te promener avec moi au bord du Petit Lac

Cùng ta ăn kem kẹo dừa !
Viens partager avec moi une crème glacée au coco !

Remarquez la disposition des rimes *ơi/chơi* et *em/kem* assez rare mais fort pittoresque ici ainsi que l'apparition d'un nouveau pronom **ta** qui n'est autre chose qu'une dérivée de **tôi**, 1^{ère} personne au singulier. Si en France 'le *moi* est haïssable' poètes et lettrés vietnamiens de l'ancien temps évitent aussi le *tôi* dans leurs œuvres. Pour ce, *tôi* se mue pour décrire leurs états d'âme de façon discrète en se réfugiant dans le vague **ta** qui n'est pas loin du fourre-tout **on** français :

- **intimité avec la nature**

Dừng chân đứng lại : trời, non, nước
Devant moi : ciel, montagne, rivière

Một mảnh tình riêng, ta với ta
La nature est à moi, et à moi toute seule
(Bà Huyện Thanh Quan, *Qua Đèo Ngang*)

- **nostalgie** (paroles d'un tigre en cage au jardin botanique près de notre Lycée)

Nơi thênh thang ta vùng vẫy ngày xưa
Les grands espaces d'antan où j'évoluais librement

Nơi ta không còn được thấy bao giờ
Ces lieux que je ne verrai plus jamais
(Thế Lữ, *Nhớ rừng*)

- **attachement à son pays** (proverbe)

Ta về ta tắm ao ta
On rentre, on se baigne dans son étang à soi

Dù trong dù đục ao nhà vẫn hơn !
Que l'eau soit claire ou trouble, on y est mieux que partout ailleurs

- **pensée bouddhique**

Thiện căn ở tại lòng ta
'Le Bien réside dans notre coeur

Chữ Tâm kia mới bằng ba chữ Tài.
Le Cœur à lui seul vaut plus que trois Talents'

(Derniers vers de Kiêu, *traduction Ng. Văn Vĩnh*)

Ta est utilisé aussi en 1^{ère} personne par le roi pour s'adresser à la Cour ou à ses sujets, dans l'Armée par les généraux pour haranguer les troupes :

Ta đã điều quân giữ hiểm để ngăn lối Bắc quân,
Ta lại sai tướng chặn ngang để tuyệt đường lương đạo...

J'ai fait occuper les points sensibles pour stopper la progression de l'armée du Nord,
J'ai ordonné à mes généraux de couper toute voie d'acheminement de l'intendance adverse...

(Discours royal de Lê Lợi au peuple après la victoire totale sur les Chinois, écrit par Nguyễn Trãi)

Ainsi, par ces quelques exemples, on a passé en revue un petit échantillon de métamorphoses dont est capable le pronom personnel *tôi* au gré des circonstances ! Cela paraît bizarre à une oreille occidentale habituée au cartésianisme, mais pour les Viêts, c'est une richesse sociolinguistique dont ils sont fiers et qui à ma connaissance, ne se trouve dans aucune autre langue, y compris le chinois et le français !

L'autopsie du deuxième mot de ma cousine, *tên*, est moins pittoresque mais aussi nuancée car le point de départ bute déjà sur un quiproquo.

Pour être précis, en vietnamien (et aussi en coréen et en chinois, le cas du japonais étant un peu différent) l'équivalent exact du *nom de famille* français (*surname* en anglais) est *họ* tandis que le *prénom* français (*name* en anglais) se traduit par *tên*.

C'est de là que vient l'erreur de définition car les *họ*, contrairement aux *noms* français sont très limités numériquement et c'est pour cette raison que la confusion entre *họ* et *tên* est fréquente. On dénombre quelques centaines de *họ* dans tout le Viêt Nam, en comptant les minorités ethniques et les apports allogènes, surtout chinois. Il ne serait pas nécessaire d'aller loin pour chercher l'explication de cette modestie numérique. Elle existerait déjà depuis les temps ancestraux au sein de petites agglomérations ou villages où ne vivent que quelques familles, donc quelques *họ* seulement. Ces *họ* deviendront au cours des temps de très grandes familles dans le sens quantitatif, mais dont le nominatif ne s'enrichit pas ou même régresse en fonction des événements politiques. En effet, à chaque changement de dynastie par exemple,

beaucoup de gens changent leur *họ* soit pour éviter des représailles, soit pour être bien vus de la nouvelle dynastie régnante. Certains démographes ont parlé aussi de *clans* pour désigner l'ensemble de ceux qui portent le même *họ*. Ce terme pouvait se justifier autrefois, mais sonne faux aujourd'hui dans un pays à presque 90 millions d'habitants. On n'est quand même pas en Corse !

Parmi les *họ* les plus courants figurent les **Trần, Lê, Trịnh, Phạm** et surtout **Nguyễn** qui occupent à eux seuls plus que le tiers des *họ* sur tout le territoire vietnamien. Si le nombre des *họ* est limité, en revanche celui des *tên* qui devrait se traduire plutôt par *prénom* que par *nom*, ne connaît pas de restriction quantitative.

En résumé :

họ viêt = *nom* français équivalent de *surname* anglais

tên viêt = *prénom* français équivalent de *name* anglais

Les correspondances précédentes sont les seules correctes, mais dans la pratique, ce quiproquo entre *họ* et *tên* a engendré quelquefois des désordres regrettables. Quelques illustrations :

- nombre de travailleurs et soldats 'annamites' envoyés en France lors des deux grandes guerres du siècle dernier ont de bonne foi inversé leurs *tên* et *họ* dans les papiers officiels, de telle sorte que pour ceux d'entre eux qui sont restés et ont fait souche en métropole, leurs descendants ont pris comme nom leur prénom viêt avec des prénoms français. Le soldat Trần Văn Bi par exemple se verra refuser par l'officier civil à Romorantin de nommer son enfant Roger Trân, mais Roger Van Bi, oui, ce qui n'est pas plus mal !

D'autres, pour couper court à tout embarras, prennent en bloc le nom vietnamien complet pour nom de famille. Cela donnera dans le cas précédent Roger Tranvanbi ou Roger Tran Van Bi ou encore Roger Tran-Van-Bi avec des traits d'union entre les mots du nom complet. Ce dernier cas était assez fréquent dans l'ancienne Cochinchine, colonie française (le Centre et le Nord-Vietnam n'étant alors que Protectorats) où les habitants des grandes villes avaient droit à la nationalité française. Alors, la fille de Tran-Van-Bi pourrait s'appeler Suzanne Tran-Van-Bi Hằng Nga sans choquer personne puisque l'ordre des noms et prénoms est respecté (cf. page suivante) !

- dans les annuaires téléphoniques, on met un temps fou à trouver le bon numéro d'un sieur Nguyễn parmi une liste interminable. Et encore si on ne tombe sur un cas, pas si rare, d'homonymie totale à la fois de nom et de prénom !

Dans les activités quotidiennes on s'appelle, s'inscrit, se présente par le prénom. Souvenez-vous du cahier d'appel de classe au Lycée où les élèves sont classés par ordre alphabétique des prénoms et non par des noms, peut-être pour que les professeurs ne s'empêtrent pas dans la cohorte des Nguyễn.

Quand on appelle quelqu'un par le nom de famille seulement, c'est pour marquer son respect ou ses égards envers lui. Dans ce cas, le nom doit être toujours suivi d'un honneur ou d'une haute fonction, par exemple

Hồ Chủ tịch (Président Hồ)
au lieu de Chủ tịch Hồ Chí Minh

Trần Nguyễn Soái (Généralissime Trần) au lieu de Nguyễn Soái Trần Hưng Đạo.

Dans le nom complet d'un individu, *họ* est toujours placé en tête, suivi d'un ou de plusieurs *tên*, le plus souvent de deux. Dans tous les cas, c'est le dernier *tên* qui est le plus important. Il caractérise l'individu et devient usuel tandis que le ou les autres – qu'on appelle *tên đệm* = *prénom tampon* – sert ou servent seulement à ajouter une mention particulière qui peut perdurer dans certaines familles pour plusieurs générations. *Trần Văn Bi* par exemple est partout reconnu comme **Bi**, l'autre prénom *Văn* est là seulement parce que c'est un garçon et que ses parents aimeraient qu'il fasse plus tard de bonnes études! (*Văn* = littérature. Pour une fille, le prénom tampon est souvent *thị* dans le temps mais c'est un prénom qui tombe actuellement en désuétude). Le choix des prénoms est donc large et libre. A la campagne et dans le temps, il est assez courant de donner aux enfants des prénoms pas très jolis, parfois même ridicules pour dissuader les mauvais esprits de les enlever à l'affection des parents ! En ville, dans le milieu bourgeois, les *tên* sont plus ou moins sophistiqués, surtout pour les filles dans l'espoir qu'elles seront aussi belles et remarquables que leurs prénoms. Lesquels sont à rechercher dans les belles pages d'histoire ou de littérature, les beaux lieux géographiques, les pierres précieuses, les qualités intellectuelles etc... (Il existe tout de même quelques restrictions : éviter de donner à sa progéniture les *tên* de ses ancêtres, ni ceux de la famille royale. Pour ces derniers, le simple fait de les citer dans les concours nationaux était un grave délit de lèse-majesté (*phạm húy*) et pouvait coûter au candidat fautif l'annulation de son travail quelle qu'en fût la valeur !)

Or ces jolis *tên* ne sont pas abondants dans le vocabulaire populaire, il faut aller les chercher dans le vocabulaire *Hán-Việt* (qui caractérise l'ensemble des mots d'origine chinoise mais vietnamisés le long des siècles et qui entrent

pour environ 65% dans le contenu du vietnamien contemporain, à peu près comparables aux mots d'origine gréco-latine dans la langue française.)

Justement, prenons comme exemple le cas de ma cousine à qui je laisse la parole : « À ma naissance, mon père me trouvant très beau bébé voulut me donner un nom (*tên*) à la hauteur de son enthousiasme, tandis que maman qui trouva au contraire que j'étais pas belle du tout, cherchait de son côté un joli nom pour compenser ma mocheté. Mes parents étaient donc en désaccord sur la cause mais unanimes dans la solution. Voilà pourquoi je m'appelle maintenant **Chi**, ou plus exactement *Kim Chi*, mots qui sont extraits de l'expression hán-viêt « *ngọc điệp kim chi* » (=littéralement feuillage de perles sur branche d'or). Trouves-tu que ta cousine mérite ce nom ? »

Bien sûr, ma cousine mérite pleinement son nom (qui vaut prénom en français comme vous le savez déjà) en valeur comme en apparence, mais je me garde de lui dire que son nom *Chi* possède en hán-viêt plusieurs homonymes dont les significations ne sont pas toutes aussi plaisantes.

Chi est d'abord un mot interrogatif en langue populaire dans le sud du pays. C'est en ce sens qu'il figure dans la question *Em tên chi?* Sa variante dans le nord est *gi*, et la même question y serait posée en ces termes : *Em tên gi?* D'autres significations en hán-viêt existent, chacune d'elles correspond à un idéogramme différent :

Chi₁ signifie Zigzag

Đường đi chữ *chi* = Chemin zigzagué

Chi₂ signifie Branche

Lan *chi* = Branche d'orchidée

Chi nhánh nhà băng = Succursale de banque

Chi₃ signifie Membre

Tứ *Chi* = Les 4 membres du corps humain

Chi_{4,5}, etc...chacun avec un idéogramme différent !

Chacun de ces *chi* peut s'adjoindre un qualificatif pour former des mots composés qui ont un tout autre sens comme *chi tiêu* (dépenser), *chi phối* (régir), *chi tiết* (détails), etc.... On n'a qu'à ouvrir un dictionnaire pour se rendre compte qu'un mot-racine peut avoir après lui une multitude de mots dérivés avec des significations disparates à souhait !

Si l'on compare maintenant les écritures romanisées, *quốc ngữ* au Viêt Nam et transcription phonique *pinyin* du mandarin en Chine, on voit que les façons d'écrire le double prénom diffèrent. Quoique ce ne soit pas la règle, les Vietnamiens ont l'habitude d'écrire séparément les 2 mots formant le *tên* (Trần **Văn Bi**), les Chinois du continent les écrivent groupés en un seul mot bisyllabique (Bo **Xilai**). Une vingtaine d'années auparavant, Mao Zedong s'écrivait encore Mao Tsé TOUNG, mais depuis la codification officielle des noms et lieux en *pinyin*, les écoles et la presse - étrangère surtout- ont pour consigne de l'appliquer à la lettre ! Il existe entre le *quốc-ngũ* et le *pinyin* une différence fondamentale : si l'un, le vietnamien, est une réussite totale en tant qu'édification d'une langue et d'une écriture nationales appelées à durer, la romanisation chinoise n'est rien d'autre qu'une simple transcription phonétique conventionnelle, à l'usage des médias et susceptible d'être modifiée à tout moment.

Pour disséquer trois mots de conversation courante, je vous ai fait parcourir des pages plus ou moins rébarbatives. Cependant, mon but véritable est moins de divertir le lecteur que de l'inviter à réfléchir sur les conséquences d'une mue profonde que la langue vietnamienne a

subie depuis l'utilisation du *quốc ngữ* commencée il y a plus d'un siècle et devenue écriture nationale aujourd'hui. Cet avènement linguistique, parallèlement à l'establishment colonial français, a contribué, entre autres facteurs, à transformer sérieusement la société Viêt dans son mode de vie, en même temps que ses façons de penser, de parler et d'écrire !

L'apport très positif de cette écriture romanisée dans tous les domaines est indéniable, mais comme tout succès comporte son revers de médaille, je suis amené à m'interroger sur la facette négative de cette révolution. Cet aspect est à ce jour minimisé par l'indifférence et/ou la sous-estimation de l'importance linguistique dans la préservation d'une civilisation passée et la consolidation d'une civilisation à venir. En évaluer les conséquences est une entreprise de taille qui ne doit pas être occultée par l'ascension fulgurante du *quốc ngữ* car il s'agit des pans entiers d'un patrimoine culturel amassé à travers des siècles qui sont en train de tomber en morceaux si on ne prend pas garde à inverser le processus destructif du phénomène ! De quoi s'agit-il donc exactement ?

A mon humble avis, toute civilisation comporte deux volets, une partie matérielle et une partie spirituelle qui s'entremêlent étroitement pour former un peuple, puis une nation digne de ce nom. Si le Viêtname conserve encore une bonne partie de sa civilisation matérielle malgré les tourmentes de son histoire, il n'en est pas de même pour ce qui concerne sa civilisation spirituelle dont la colonne vertébrale réside dans ses écritures. Que seraient nos connaissances sur l'Égypte ancienne sans les trouvailles de Champollion ? Que serait devenue la Chine d'aujourd'hui si elle n'avait pas eu une écriture unique multimillénaire qui avait servi de liant pour toute une mosaïque de langues régionales ?

En visitant récemment plusieurs monuments historiques, tout comme des simples demeures anciennes à travers le Viêtname, où s'offrent à ma vue nombre de stèles, de peintures, d'inscriptions sur murs et colonnes, je me sentais profondément frustré de ne pouvoir les lire correctement, tant ma connaissance en idéogrammes *hán* et *viêt* (*chữ nôm* ou *écriture ancienne viêt* dérivée du chinois et dont la romanisation donne naissance à l'actuel *quốc ngữ*) était mince et fragmentaire. Ce sentiment d'être un étranger, de surcroît 'analphabète', dans mon propre pays natal est humiliant. Ceci n'est pas un constat personnel, c'est le cas de la plupart des Viêtnameis de ma génération. Il est inquiétant de voir que peu de gens sont conscients devant un problème si important, celui de laisser péricliter petit à petit les précieux témoins d'une culture indispensable pour l'épanouissement de tout un peuple. Nos ancêtres ont bâti une nation, ont légué des instruments et formé des esprits pour transiter sans traumatisme d'une civilisation brillante à une autre aussi valeureuse. Malheureusement, une fois passé le pont de la transition, on a l'impression que les générations actuelles en ont laissé pourrir le bois jusqu'à son effondrement alors qu'il faudrait de toute urgence trouver des moyens efficaces pour le consolider avant qu'il ne soit trop tard. Pour que nos descendants puissent bâtir sereinement et sans complexe aucun, une nouvelle nation enrichie non seulement matériellement mais aussi et surtout spirituellement.

Ai-je raison d'être aussi pessimiste ? Une image fugitive de Don Quichotte avec ses moulins me traverse l'esprit, vite effacée par une autre, plus persistante, celle du *vieillard planteur d'arbres* d'une fable de Jean de La Fontaine qui fait le rappel de toutes les bonnes volontés :

*«... Hé bien ! Défendez-vous au(x) sage(s)
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui
J'en puis jouir demain, et quelques jours encore
Je puis enfin, plus d'une fois, compter l'aurore ! »*

Sceaux, Avril 2012



Vu Cao Dam, Buste de jeune fille, bronze à patine fine, 37 x 15 x 20 cm. Exposition coloniale internationale de Paris, 1931. Collection du musée du Quai Branly, Inv. 75.9734, dépôt au musée des années 1930.

Extrait du Catalogue « Du fleuve Rouge au Mékong. Visions du Vietnam » Musée Cernuschi.